

## **Allocution du Chargé de Mission Europe, M. Jean-Paul WAHL**

Mesdames, Messieurs,  
Chers amis Francophones,

Serait-ce parce que je me retrouve à Erevan, ici en Arménie, que l'histoire pourrait m'inspirer au liminaire de cette allocution ? Me voici, devant vous, Chargé de Mission Europe de l'Assemblée parlementaire de la Francophonie sur le point d'ouvrir les travaux de cette 23<sup>ème</sup> Assemblée régionale, travaux qui porteront sans-doute sur le moteur essentiel de l'avenir de l'Europe, l'éducation de sa jeunesse. Nous allons plus qu'évoquer l'avenir de la jeunesse, et pourtant, je ne peux m'empêcher en ce moment de remémorer le passé.

Deux mots sont donc à retenir et ils formeront le fil conducteur de ma pensée : histoire et avenir.

Commençons si vous me l'accordez par l'histoire car nous ne pouvons écrire l'avenir de l'Europe sans tirer les enseignements de l'histoire. C'est d'ailleurs cette approche et ce raisonnement qui ont inspiré les pères fondateurs de l'Union européenne. Las des guerres dévastatrices qui ensanglantèrent le continent et marquées par des exterminations de population en masse, ils ne pouvaient ni fermer leur esprit, ni anesthésier leur conscience mais au contraire, se devaient d'agir au service de la vérité, de la liberté et d'une paix retrouvée et sauvegardée.

L'histoire peut nous faire remonter le temps quelques jours jusqu'à hier, ou, nous replonger au début du vingtième siècle en cette sombre année 1915. L'histoire peut nous rappeler cette décennie de l'angoisse que nous venons de passer. Elle peut également nous projeter en ce mois de janvier 1945 où le monde allait découvrir l'horreur. L'histoire nous aide à commémorer. Elle nous aide aussi à ne pas oublier.

Dans une chronique parue en 1955 intitulée sous le signe de la liberté, Albert Camus écrit que « chacun, aujourd'hui, intellectuel ou non, pelé ou chevelu, contribue à l'avenir de la nation et de sa culture sans pouvoir connaître les lois de l'histoire et du monde ». Présage ? Et pourtant il ignorait à cet instant que le monde allait tourner comme il tourne maintenant avec toutes les turbulences que l'on lui connaît. Et si je parle de turbulences, je ne pense pas nécessairement aux soubresauts économiques, au changement climatique, aux attentats terroristes, aux résurgences racistes, aux lieux où ne règne aucune valeur humaine ou morale. Tout ça, c'est bien plus qu'une turbulence, ce sont les secousses préliminaires d'un cataclysme. Non, ce que j'entends par turbulence, c'est cette vitesse supersonique avec laquelle le monde bouge, change au point que le moindre trou d'air semble produire un vacillement. Quand tout va trop vite, l'exposition au risque l'est davantage.

Alors, même si l'histoire ne se répète pas forcément à l'identique, si la domination impérialiste n'est plus de même nature, certains airs de famille semblent toujours être présents, une forme de volonté de domination mondiale dans le chef de certains reste inchangée. C'est ce qui me permet de poursuivre dans la pensée de l'auteur que je vous ai cité

en l'adaptant sans la déformer : Nous ne sommes pas entièrement coupables, nous n'avons pas commencé l'histoire ; ni tout à fait innocent puisque nous la continuons.

Nous sommes dès lors peut-être responsables. Responsables d'abord de ce que l'ancien Secrétaire général des Nations unies kofi A. Annan appelle notre sécurité réciproque, notamment contre les secousses préliminaires que j'ai évoquées antérieurement, sans que cela n'entre dans le domaine de la pure rhétorique. Responsables aussi envers les générations futures en garantissant une préservation des ressources qui leur reviennent autant qu'à nous. Et c'est ici que nous rejoint pour une troisième fois cet auteur de prédilection qu'est Albert Camus. Je cite : « La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent ».

Etre généreux, c'est également être solidaire. Il ne faudrait pas qu'une petite poignée d'individus tirent tous les profits de la mondialisation et qu'à l'inverse, un grand nombre en subissent tous les inconvénients.

Tout donner au présent revient également à lui accorder toute son attention, à ne point faire économie de vigilance. Or, en cette fin de première décennie du 3<sup>ème</sup> millénaire, où l'Europe s'attend, il suffit de consulter la presse internationale quotidiennement, à de nouvelles poussées de fièvre populistes, je pense que nous devons faire preuve encore plus de vigilance et certainement de courage.

Nous ne disposons pas de 36 routes pour exhorter ce courage. Nous devons tout d'abord, me semble-t-il, nous affranchir des jeux tactiques pour nous ouvrir au temps long. Robert Badinter ne disait-il pas, j'ai comme point commun avec lui d'être, et je le dis très modestement, d'être avocat ; Robert Badinter nous dit que « le véritable homme d'Etat travaille sur le long terme ». C'est dire qu'il n'est pas soumis aux exigences irraisonnées d'une prochaine échéance électorale.

Ensuite, le courage, pour nous démocrates, consiste à poursuivre cette profession de foi dans les valeurs humaines, universelles qui trouvent leur genèse dans les valeurs républicaines, et je me tourne vers nos amis français, de liberté, d'égalité et de fraternité que la France des Lumières a exporté, au prix de nombreux sacrifices et pertes humaines à travers toute l'Europe.

Et nous sommes pourtant aujourd'hui à un tournant où l'Europe, malgré tout le travail qu'elle a accompli depuis 1951 et le premier traité sur la Communauté européenne du charbon et de l'acier, commence à perdre de son aura aux yeux des autres grandes puissances. J'en veux pour preuve l'absence de l'Europe aux négociations de l'accord final à Copenhague. On n'a même pas voulu nous entendre ! Ceci est symptomatique. C'est la preuve, s'il nous en fallait encore une, que les puissances émergentes ne le sont plus seulement sur le plan économique mais qu'elles le deviennent également sur le plan politique. Mais je vous pose la question : avec la même philosophie que celle des lumières ?

Notre ancien premier ministre Guy Verhofsadt a une formule choc pour résumer cette situation. Vivons-nous le début d'un « nouvel âge des empires » ? Serait-ce cela l'avenir de l'Europe ?

Je vous laisse méditer sans me voir comme un nouveau Nostradamus.

Mesdames, messieurs,

Connaissez-vous le « Novlangue » ou pour les férus d'éditions originales *The Newspeak*? Si je vous dis 1984 et Georges Orwell, peut-être que ces indices vous guideront vers un élément de réponse. Le « Novlangue » est, dans l'œuvre romancée 1984 de Georges Orwell, la langue officielle d'Océania, une dictature dominée par *Big Brother*. Je vous implore de ne pas me mettre à l'amende pour ce recours à cette digression verbale. Cette langue, j'en reviens au « Novlangue », apparaît avec une telle simplification lexicale et syntaxique qu'elle rend quasi impossible l'expression des idées subversives. Elle est dès lors un obstacle à la liberté d'expression qui, dois-je le rappeler, reste un principe élémentaire mais aussi inaliénable de toute démocratie.

Si je me suis un peu égaré dans ce monde de fiction, c'est en partie en quête de la réponse à cette question : Que défendons-nous au juste quand nous défendons le français ? S'agit-il d'une question de domination ou plutôt d'une question d'affirmation ?

Ce sentiment teinté d'anxiété qui nous gagne n'est point sans raison ni sans origine tant le rapport de la langue française avec la constitution historique, culturelle et politique de la société est prégnant dans une Europe qui s'est affranchie.

Avec Patrick Ribaud, une éclaircie pointe à l'horizon : « Ce ne sont pas des langues qui s'affrontent aujourd'hui en Europe mais deux philosophies de ce qu'est une langue. Ou bien la langue est considérée comme un instrument neutre, de pure transparence et de pure circulation -on parlerait d'un français véhiculaire comme il existe déjà un anglais véhiculaire- ou bien l'on accepte d'y voir des formes culturelles, des liens avec la profondeur d'une civilisation et des modes d'édification de la personne. »

Voilà pourquoi le pari de l'Europe sera multiculturel et multilinguistique. Elle constituera un rempart contre une « logocratie » aux formes de rééducation permanente avec en arrière-fond une espèce de domination idéologique cérébrale où toute nuance serait supprimée parce que tous les démocrates que nous sommes, nous avons besoin de critiques.

Chers amis Francophones,  
Et je me tourne vers nos hôtes arméniens,

Tout le monde dans cette salle, venant de France, de Belgique, de Suisse et sans doute d'autres contrées se souvient de ce film culte retraçant l'extraordinaire odyssee d'un prisonnier de guerre français en pleine évasion défilant avec sa vache et son seau de lait sur un pont mobile devant une compagnie militaire allemande au garde à vous. Les mêmes doivent avoir en mémoire cette réplique historique : « Si la connerie n'était pas remboursée par les assurances sociales, vous finiriez sur la paille ». Ces moments d'anthologie issus, vous les avez reconnus, de « La vache et le prisonnier » et d' « Un singe en hiver », nous les devons à Henri Verneuil. J'aurai pu citer aussi « Le corps de mon ennemi » ou « I comme Icare » et bien d'autres réalisations cultes tant sa filmographie est longue.

Henri Verneuil, Achod Malakian de son vrai nom, incarne on ne peut plus explicitement l'histoire de nombreux arméniens qui ont échappé à la mort par l'exil et qui ont inondé le monde de leur talent.

Avec Lui, avec Arshile Gorky, artiste peintre américain, avec Charles Aznavour, avec tous les autres, les scientifiques, les sportifs, les industriels, les entrepreneurs, les chanteurs, les compositeurs, les hommes politiques, Edouard Balladur, Léon Hovnanian ou encore Patrick Devedjian, c'est toute une diaspora arménienne qui enrichit intellectuellement et culturellement le monde.

Bien qu'apparue en 1375, on sait que la diaspora arménienne a pris réellement de l'ampleur après, oui nous osons le dire, le génocide d'une civilisation multi-millénaire située au carrefour des grands empires, le génocide du peuple arménien.

L'adoption le 4 mars 2010 par la commission des Affaires étrangères de la Chambre des représentants des Etats-Unis d'une résolution qualifiant de génocide les massacres perpétrés par les forces ottomanes marque une étape importante dans l'approche de ces faits historiques quand nous connaissons les liens qui unissent les Etats-Unis à la Turquie. Dois-je rappeler que cinq auparavant, le Parlement européen adoptait une résolution dans le même sens mais qui incluait la reconnaissance du génocide comme préalable à l'adhésion à l'Union européenne.

Malgré la profondeur des cicatrices, historiques et territoriales, qui a divisé deux peuples voisins, malgré le gel apparent des accords conclus en octobre 2009 à Zurich sous un haut parrainage diplomatique, accords qui présageaient une embellie pour la région, nous espérons, nous Communauté internationale, qu'à terme, la voie de la sagesse sera empruntée pour un rapprochement arméno-turc sans pour autant effacer d'un trait les tabous existants mais néanmoins en les atténuant quelque peu.

Chers amis arméniens,

Savez-vous qu'il existe une grande similitude entre la Francophonie et les Arméniens ? Il n'y a pas une minute dans une journée et une journée dans une année sans que le soleil ne brille sur la Francophonie. Et bien , il n'y a pas une minute sans qu'un Arménien ne voit le soleil.

Mesdames, Messieurs,

Je ne peux conclure sans évoquer le thème qui nous réunit cette semaine à Erevan, à savoir « Les enjeux des systèmes éducatifs dans nos sociétés en pleine mutation socio-économique » et remercier nos trois experts qui vont nous apporter leur éclairage en cette matière, Messieurs Araik Navoyan, Marc Demeuse et Francis Danvers.

Dans un spectacle actuellement en représentation en Belgique après avoir connu les scènes parisiennes qui nous brosse un tableau, je ne dirais pas noir, mais coloré de l'univers de l'école sous forme de conférence pseudo-pédagogique, et qui a pour titre « Silence dans les rangs », Pierre Mathues a le plaisir de nous rappeler que le mot école en français existe depuis le 11<sup>ème</sup> siècle « Escole » avec pour origine en latin « Scola », loisir consacré à l'étude.

Sans préjuger de ce qui va se dire dans les rangs concernant les enjeux économiques de l'enseignement, les effets de la mondialisation, le décrochage scolaire, je ne peux adhérer à une idéologie qui consisterait à faire l'apologie de la réussite professionnelle des jeunes en faisant fi du plaisir de la connaissance. Je ne peux souscrire au propos imaginaire qui viserait à dire que les jeunes ont encore le droit de faire de la littérature ancienne ou de la philosophie mais que le contribuable n'a pas forcément à payer ce type d'études au nom du sacro-saint principe de performance économique et sociétale. La culture n'est pas une dépense, au contraire, c'est un investissement.

Je suis sorti renforcé dans cette conviction à la lecture d'un article du journal Le Soir d'octobre 2009 relatant le fabuleux défi ou pari que s'est donné un jeune professeur de Grec en banlieue. En apprenant non seulement des matières élitistes comme le Latin ou le Grec à des jeunes banlieusards barbarisant le Français mais également en les conscientisant sur l'extraordinaire atout que revêtent ces langues pour ceux qui savent les apprivoiser, ce jeune prof gomme d'une certaine manière le complexe d'infériorité ressenti face à ces savoirs et offre une chance d'émancipation face à une certaine injustice sociale. En faisant cela, ce professeur s'érige en ingénieur ou plutôt en ingénieur de la formation et évite que les jeunes ne deviennent comme le craignait Orwell dans Océania « des esprits réduits à l'état de gramophone ».

Je conclurai avec « Les enfoirés » les chanteurs généreux des restos du cœur :

« Ce soir, on voudrait bien changer le monde, changer le cours des choses et les peines perdues. Ce soir, on voudrait bien répondre à ceux qui souffrent en silence. Ce soir, que l'espoir qui résiste au présent des indifférences nous donne foi dans un autre avenir ».

Alors, je vous lance ce défi : Faisons en sorte que nous y arriverons !